



S. SORIANO/LE FIGARO

On peut rouvrir parce qu'on a bien réussi collectivement à faire baisser le nombre de cas. Mais on va le faire étape par étape. Jusqu'à la fin du mois de juin, de toute façon, il faut garder le masque, au moins, et après on verra.

EMMANUEL MACRON, LE 20 MAI, À BLOIS

Le masque, encombrant allié de la lutte anti-Covid

Il fait désormais partie de notre quotidien. Mais jusqu'à quand ?

CAROLINE BEYER @BeyerCaroline

LE MYSTÈRE du conducteur masqué, seul dans sa voiture, parfois en rase campagne, sera-t-il un jour résolu ? « Certains d'entre nous reproduisent plus facilement les automatismes. Pour d'autres, il est moins fatigant d'appliquer une règle que de réfléchir à son bien-fondé, en fonction des environnements », estime Jeanne Slaud-Facchin, psychologue clinicienne. « Le rôle de distanciation sociale joué par le masque a pu rassurer certaines personnes, poursuit-elle. Il a donné le sentiment d'être davantage dans l'intimité, de se sentir moins envahi, moins agressé par les autres. »

Chirurgical ou en tissu, sobre ou personnalisé, parfois accessoire de mode, le masque, obligatoire en France depuis un an, a changé nos vies. Durablement ? Se faire la bise, se serrer la main... Dans un avenir proche, ces habitudes vont-elles se réinstaller ou se contentera-t-on de se sourire en inclinant la tête ? Le masque va-t-il devenir, dans les pays occidentaux, ce qu'il est en Asie ? Un objet du quotidien que l'on porte dans les lieux confinés ou lorsqu'on est malade.

Car le masque a fait ses preuves. L'hiver 2020-2021 aura été marqué par une absence d'épidémies saisonnières de grippe ou de gastro-entérite. Antoine, 56 ans, cadre dans la communication, a retenu la leçon. « Plus jamais je ne me déplacerais en transports en commun sans masque. Je voyage énormément. Je suis malade plusieurs fois par an. Sauf cette année. »

Démasquer les Français en extérieur ? Le gouvernement reste prudent. Il « espère fortement » pouvoir le faire « cet été », si les indicateurs épidémiologiques « continuent à s'améliorer », expliquait le 19 mai Gabriel Attal, son porte-parole. « Tout le monde en a marre du masque », ajoutait-il. Sans attendre cet horizon estival, certains départements ont annoncé, depuis le déconfinement du 19 mai, une levée partielle du port du masque en extérieur. C'est le cas en Lozère, en Moselle, en Charente-Maritime, dans le Loir-et-Cher, le Puy-de-Dôme, l'Ariège ou le Morbihan. Une décision qui relève du préfet, après concertation avec l'ARS. Mais dans les grandes zones urbaines, il n'en est pas question pour l'heure. À Lyon et dans le Rhône,

on sait que l'obligation sera maintenue tout l'été.

En attendant, c'est sur les terrasses des cafés et des restaurants que les Français peuvent déjà le ranger. « Je peux enfin remettre du rouge à lèvres ! » s'exclame Marie, 50 ans. Je suis très rouge à lèvres. Ça me donne confiance en moi. C'est avec amusement qu'elle se remémore les précautions prises, il y a un an, pour utiliser le masque. Ces pharmaciens prenant soin de le délivrer de manière aseptisée aux clients, ces recommandations sur la fréquence de son changement, son lavage... « Aujourd'hui, si je le lave deux fois pas semaine, c'est le bout du monde », reconnaît Marie.

Douloureuse barrière

À 41 ans, Sophie explique ne plus se maquiller, « sauf les yeux, quand j'ai un entretien d'embauche ». Cette cadre du secteur touristique, licenciée il y a sept mois, vient tout juste de retrouver un emploi. « C'est un peu étrange de rencontrer son nouveau patron et ses futurs collègues en ne voyant qu'une partie de leur visage. Un sourire, ça change tout. J'ai parfois l'impression d'avoir perdu en ouïe, ajoute-t-elle. Ne pas voir les expres-

sions limite la compréhension et les relations sociales. » Aude, elle, avoue régulièrement se faire reprendre, notamment dans les magasins. « Dès que je parle, j'ai le réflexe d'enlever mon masque, comme si je ne pouvais pas m'exprimer avec. » Stéphanie, « un peu ayatollah du masque », constate, consternée, que dans son entreprise, les salariés « le portent quand ça les chante ». Le supprimer en extérieur, « pourquoi pas », mais en milieu clos, « c'est très prématuré », estime-t-elle. Pour Clara, 24 ans, ce masque aura été une douloureuse barrière entre sa grand-mère et elle. « Nous sommes très proches. Elle a 85 ans. Pendant l'épidémie, j'ai continué de la voir, mais la distance que nous maintenions, ajoutée à nos visages dissimulés, a été une grande souffrance pour elle, raconte-t-elle. Au bout de quelques visites, elle m'a dit que si elle ne pouvait plus voir mon visage, elle préférait que je ne vienne plus du tout. Ce dilemme a duré plusieurs mois jusqu'à ce qu'elle soit vaccinée. »

Si le masque a modifié les relations sociales, deux tiers des Français sont pour son maintien en extérieur.

F. BOUCHON/LE FIGARO



Le Centre de contrôle et de prévention des maladies ne recommande plus le port du masque pour les personnes vaccinées. Cela a été rendu possible par l'extraordinaire succès de notre campagne de vaccination auprès de tant d'Américains.

JOE BIDEN, PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS, LE 13 MAI

À l'école, un obstacle de plus pour les élèves en difficulté

MARIE-ESTELLE PECH @MariEstellePech

COMBIEN de temps encore les écoliers, collégiens et lycéens porteront-ils le masque ? Et leurs enseignants ? On se souvient que le port du masque à l'école, imposé à l'automne dernier dès 6 ans, avait suscité une certaine controverse, surtout concernant les enfants les plus jeunes, au sein de la communauté scientifique. Parce que leur rôle dans la transmission du virus semblait et semble toujours plus faible que celui des adolescents et des adultes. Les pays européens ont d'ailleurs fait des choix contrastés à ce sujet. Si le masque est préconisé dès six ans en Espagne, ailleurs, certains ne l'exigent qu'à partir de 10 ou 11 ans. En Italie comme au Danemark ou en Grande-Bretagne, il est préconisé uniquement lors des déplacements mais pas dans les salles de classe. En Allemagne, la situation diffère d'une région à l'autre...

Depuis cet automne, peu de voix se sont fait entendre pour demander l'abandon de cette mesure, à part celles de parents anti-masque, inquiets des conséquences du port de ce bout de tissu

sur l'apprentissage des élèves. Ils se sont habitués, bon an, mal an, ont assuré ministères et enseignants. Même si ces derniers pointent parfois des difficultés de compréhension de leurs élèves en CP, l'année de l'apprentissage de la lecture.

Une équipe de chercheurs du Laboratoire lorrain de recherche en informatique et ses applications, du Laboratoire de psychologie cognitive de l'Université d'Aix-Marseille et de l'Université de Genève s'est précieusement intéressée à ce sujet. Elle leur donne raison. Elle a observé ces dernières années deux groupes de plusieurs dizaines d'élèves âgés de 5 à 7 ans, dans vingt-six écoles françaises. Elle conclut que le masque, porté par les enseignants en raison de la pandémie liée au Covid-19, met une partie des élèves en difficulté lors de l'apprentissage de la lecture : ceux qui peinent à discriminer les sons du langage. L'étude vient d'être publiée dans la revue de *L'Année psychologique/Topics in Cognitive Psychology*.

Dans une situation de communication, la prise en compte de l'expression faciale, plus particulièrement la lecture sur les lèvres, facilite la compréhension orale, rappelle cette étude. Elle aide entre autres à reconnaître les phonèmes, qui sont prononcés en un seul mouvement articulaire dans une syllabe, avec des variations plus ou moins visibles sur les lèvres.

6 ans

L'âge à partir duquel le port du masque à l'école est imposé depuis l'automne dernier

Lecture labiale

Les chercheurs ont observé un premier groupe d'enfants dits « à risque » de devenir mauvais lecteurs avec de faibles capacités de discrimination phonémique. Ils n'étaient pas handicapés et étaient d'intelligence normale. Et un second groupe contrôle considéré « non à risque », avec de bonnes capacités de discrimination phonémique.

Pour évaluer l'effet de l'impossibilité de recourir à la lecture labiale dans une épreuve qui mobilise la discrimination et la mémorisation des sons de la parole, une tâche de comptage syllabique a été proposée à ces enfants à 5 ans et à 7 ans. L'étude

montre que le recours à la lecture labiale profite seulement au groupe « à risque ». Les élèves issus de ce groupe parviennent mieux à compter le nombre de syllabes dans les mots lorsqu'ils ont accès au visage du locuteur. En revanche, les élèves du groupe « non à risque » sont peu sensibles au recours à la lecture labiale, quel que soit leur âge, il n'y a pas de différence dans leurs performances selon que le visage du locuteur soit visible ou non.

Ces résultats indiquent que dans le contexte de la pandémie liée au Covid-19, où les enseignants portent un masque, cette condition peut interférer avec l'apprentissage de la lecture chez ces élèves « à risque ». « Il faut identifier très tôt les jeunes élèves qui ont des difficultés de discrimination des phonèmes, si possible dès la maternelle, souligne Agnès Piquard-Kipffer, maître de conférences à l'Université de Lorraine, chercheuse au Loria. Il faut aussi les accompagner dans l'apprentissage de la lecture afin de leur permettre de s'approprier les sons du langage par différents moyens, iconiques, gestuels et/ou numériques. Enfin, il est également nécessaire de veiller au niveau sonore de la classe. »